

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Décembre 2025

N°377

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Résistance spirituelle et marchandisation de l'attention

4 ARTS

Georges de la Tour, la lumière dans les ténèbres



6 PSYCHOLOGIE

La Masculinité non toxique

9 SPIRITUALITÉ

Le numineux, une expérience du sacré, hors du champ rationnel



12 PHILOSOPHIE

L'empereur Julien

17 SYMBOLISME

Symbolisme du disque

19 À LIRE

La gnose antique



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone



Résistance spirituelle et marchandisation de l'attention

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France

Comme le disent avec humour Fabien Gandon et Franck Michel, dans un article du Monde paru en janvier : « *Si vous lisez cette phrase, nous avons déjà gagné une grande bataille, celle d'obtenir votre attention envers et contre toutes les autres sollicitations dont nous sommes tous l'objet* »¹. Patrick le Lay, ancien PDG de TF1 l'avait déjà dit plus brutalement dès 2004, « *Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible* », mais ce n'était alors que les touts débuts du terrifiant marché de l'attention qui se déploie aujourd'hui.

Ce qui nous choquait à l'époque de la télévision à papa est désormais devenu la règle qui régit le monde des réseaux sociaux derrière les apparences sympathiques des communautés numériques. Chamath Palihapitiya ancien responsable chargé de la croissance chez Facebook le clarifie sans ambiguïté : « *Nous avons conçu des systèmes qui capturent l'attention des gens et la manipulent.* » Et ça marche ! Avec 5.24 milliards d'utilisateurs de médias sociaux, soit 64 % de la population mondiale, des chiffres en constante augmentation, et pas moins de 8 nouvelles personnes par seconde qui dépensent en moyenne 2 heures et 20 minutes par jour sur les réseaux sociaux... ² Comme le dit très bien Shoshana Zuboff, « *l'attention humaine est devenue la matière première d'un nouveau marché* »³.

L'utilisation effrénée tant des dernières connaissances en neurosciences que de l'Intelligence artificielle (IA) permet désormais une exploitation industrielle et une commercialisation de l'attention, dont nous sommes à la fois les victimes complaisantes et les consommateurs

prisonniers dans une spirale addictive qui n'est pas près de prendre fin puisque les entreprises comme Meta, Google, Amazon, Apple, TikTok, Netflix, qui concentrent l'essentiel de l'économie de l'attention, représentent en 2025 plus de 25 000 milliards de dollars de capitalisation cumulée, soit environ 27 % de la capitalisation mondiale estimée à 93 000 milliards de dollars ⁴.

Bref, la captation de l'attention n'est plus un phénomène marginal, mais un pilier du capitalisme contemporain ! Confrontée à des forces économiques massives qui cherchent à la détourner, l'orienter ou la monétiser, notre attention est aujourd'hui devenue une matière première comme une autre. Désorientés, noyés dans ce que Edgar Morin appelait dès 1981 un « *nuage informationnel* » qui nous aveugle au lieu de nous éclairer, nous avons créé « *un marché économique où notre attention est captée, transformée, échangée et monétisée comme n'importe quelle matière première sur les marchés* »¹. Les conséquences de cette guerre économique menée pour la possession de la conscience humaine sont hallucinantes, tant l'usage immodéré des écrans et l'inactivité physique qui en résulte à un impact sur les jeunes. Que ce soit les plus petits, avec 3 enfants sur 5 qui entrent en sixième et ne savent pas enchaîner quatre sauts à cloche-pied... ou les plus grands, puisque 18 % des collégiens et 20 % des lycéens présentent des signes de troubles de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H) et 1 élève sur 4 déclare avoir des difficultés de concentration fréquentes en classe !⁵

Prenons conscience que la vente et commercialisation de notre attention ne nous rend pas simplement malade, elle nous vole un temps de vie, un temps de conscience précieux, que nous n'emploierons pas à autre chose, et c'est bien là le drame ! Comme le dit Tho Ha Vinh : « *Notre capacité d'attention est ce que nous avons de plus précieux en tant qu'être humain. La capacité d'être attentif, ce qui va nous permettre de percevoir, de penser, de ressentir, tout cela, ce sont des fonctions de la conscience.* »

Diriger de manière intentionnelle notre attention, décider par nous-mêmes sur quoi nous mettons notre attention est capital, à vrai dire c'est même le point de départ. Avoir de bonnes intentions, mais sans capacité à fixer notre attention, c'est être sans force, condamné à l'impuissance. Résister à cette « vampirisation », reprendre le pouvoir sur notre attention, notre vie, décider de nous-mêmes sur quoi nous posons notre attention c'est parvenir à aligner, à relier notre attention et nos intentions.

Ce n'est qu'à partir de là, que nous pourrons commencer à reconstruire une véritable colonne vertébrale de conscience et de cohérence.

Résister spirituellement aujourd'hui, c'est décider de sortir de la distraction pour revenir au centre de soi. C'est se battre pour défendre la conscience comme notre bien commun le plus précieux face au rouleau compresseur d'un monde déshumanisé. Mais, cette résistance spirituelle, n'a strictement rien à voir avec aucune forme de religion, elle est spirituelle dans le sens où elle touche à ce qu'il y a de plus essentiel en l'être humain, et résistance dans le sens où elle fait de l'attention le support de l'élévation de notre conscience. Comme le disait si bien Pierre Hadot, spécialiste des écoles de philosophie antique : « *L'attention à soi, comme exercice, est une intention vers l'idéal de sagesse.* ».

C'est bien de cet idéal de sagesse dont nous

parlait Simone Weil dès 1947 quand elle disait, « *l'attention, si elle est pure, est une intention tournée vers l'idéal du vrai* »⁶, ce même idéal de résistance spirituelle qui près de 80 ans plus tard, reste la seule puissance à même de nous donner la force de lutter contre la fragmentation de la conscience⁷.

Oui, l'Idéal est comme un attracteur étrange qui provoque une joyeuse dilatation de l'âme, car celui qui sert quelque chose de plus grand que lui, sent bien que toute distraction s'évapore, comme le dit si bien Byung-Chul Han « *l'attention profonde est la condition de l'expérience de la beauté et de la vérité.* »⁸

Alors, ne gaspillons plus en vain notre attention, élevons notre conscience vers l'idéal, et résistons de toutes nos forces. Car « *la résistance spirituelle, c'est le volontariat engagé au service des choses qui sont essentielles pour nous* ». ■

(1) Lire l'article de Serge Abiteboul et Thierry Viéville, *Prêtez attention : quand « prêter » est « données (épisode 1)*, paru dans le Journal Le monde, 31/01/2025

(2) Extrait du rapport sur les médias sociaux 2025 : statistiques, données démographiques et principales tendances, paru dans Plan TR

<https://www.trplane.com/fr/Rapport-sur-les-médias-sociaux-2025%C2%A0%3A-statistiques--données-démographiques-et-principales-tendances/>

(3) Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance*, chapitre 3, édition française, Zulma, 2020

(4) Données sur capitalisation mondiale des marchés publiées par publiées par la SIFMA (Securities Industry and Financial Markets Association) et World Federation of Exchanges (WFE)

(5) Lire l'étude parue dans M24 santé, *Nouvelle étude renversante sur la santé de nos enfants*, le 06/02/2023
<https://m24sportsante.fr/actualites/nouvelle-etude-renversante-sur-la-sante-de-nos-enfants/>

(6) Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Éditions du Seuil, 1947, page 104

(7) Fait référence à Alban Vistel, Syndicaliste de la CGT, auteur de *Fondements spirituels de la Résistance*, Éditions Esprit, 1952. Lire l'éditorial de Thierry Adda paru dans la revue 374 (octobre 2025) *Oser la résistance spirituelle !*

<https://revue-acropolis.com/oser-la-resistance-spirituelle/>

(8) Byung Chul Han, *La société de la fatigue*, Éditions Autrement, 2014

Georges de la Tour, la lumière dans les ténèbres

Fernand SCHWARZ
Fondateur de Nouvelle Acropole en France



Le musée Jacquemart André nous invite jusqu'au 26 janvier à une extraordinaire exposition du peintre lorrain Georges de la Tour.

De Georges de la Tour André Malraux disait « Ce n'est pas l'obscurité que peint Latour : c'est la nuit. La nuit étendue sur la terre, la forme séculaire du mystère pacifié. Ses personnages n'en sont pas séparés, ils en sont l'émanation. Elle prend forme en une petite fille qu'il appelle un ange, en des apparitions de femmes, en cette flamme droite de torche ou de veilleuse, qui ne la troublent pas. Le monde devient semblable à la vaste nuit sur les armées endormies de jadis où, sous la lanterne des rondes, surgissaient, pas après pas, des formes immobiles. Dans cette obscurité peuplée, lentement une veilleuse s'allume [...] . Aucun peintre, pas même Rembrandt, ne suggère ce vaste et mystérieux silence : La Tour est le seul interprète de la part sereine des ténèbres. Dans ses plus belles œuvres, il invente les formes humaines qui s'accordent à cette nuit. » (1)

Louis XIII, ébloui par un saint Jérôme qui le décida à ôter tous les tableaux de sa chambre pour n'avoir que celui-ci à contempler, le nomme « peintre ordinaire du Roi » en 1639.

Un maître de la lumière

Georges de la Tour a en effet donné une forme plastique à la mystique du silence, nous rappelle Nicolas Milovanovic. Il est un maître de la lumière qu'il fait jaillir de l'obscurité, comme

une vie qui prend forme. Les chairs deviennent translucides lorsqu'elles sont éclairées par une simple bougie.

À la différence de Caravage qui influença la peinture européenne du clair-obscur, sa peinture n'est pas dramatique, mais sobre et naturelle. Il représente les personnages sans fard et sans ajouts.

Ils sont en réalité transfigurés par la lumière qui se dégage d'eux, comme c'est le cas dans le tableau du Nouveau-Né. De l'obscurité surgit une madone éclairée par le jaillissement lumineux d'un bébé emmailloté. Pas d'auréole particulière, mais on ne peut que reconnaître la Vierge Marie et son enfant.

Pour le peintre, la lumière est Dieu. La Tour est un passeur de la vie intérieure devenue expression mystique et mystérieuse. « Chez lui, les saints absorbés dans la prière ou la lecture ne se prêtent à aucun mouvement dramatique : le corps reste immobile, les gestes réduits à l'essentiel [...]. Le seul véritable drame est intérieur, celui de la souffrance spirituelle et de la pénitence » nous précise avec justesse l'un des panneaux de l'exposition. Ils témoignent d'une science de la symbolique lumineuse au service de la spiritualité.

La dignité des personnages

Les personnages qui sont peints sont d'origine pauvre, qu'ils soient des saints, des musiciens ou de simples travailleurs. Tous ont une dignité sans pathos.

À cette époque où la Réforme et la Contre-Réforme provoquent de larges tensions en Europe, Georges de la Tour s'inscrit dans une tradition iconographique plutôt catholique, inspirée du gothique où la Vierge Marie est considérée médiatrice entre l'humanité et son Fils. Pour la théologie gothique, Marie est la nouvelle Ève qui a rédimé le péché originel.

Sophie Doudet reconnaît que l'univers du peintre est « féminin ». De nombreuses femmes sont représentées comme personnage principal dans ses œuvres, tantôt comme sœurs, mères ou filles. Ces femmes sont de vrais sujets, elles agissent en soignant, en berçant, en trompant, en lisant les lignes de la main, elles volent, elles prient.

Elles expriment tous les sentiments, mais ne sont pas des objets de séduction. La Tour ne peint jamais de femmes nues, sauf *La servante à la puce*, qui est loin d'être une reproduction érotique ou sensuelle, mais dégage une expression contemplative et profonde.

Ainsi, à travers ces visages de femmes, La Tour nous fait découvrir le mystère de la création, par l'intimité de son univers nocturne. ■

(1) André MALRAUX, *Les Voix du Silence*, Éditions Gallimard, 1951

Musée André Jacquemart André
158, boulevard Haussmann – 75008 Paris
Tel : 01 45 62 11 59
<https://www.musee-jacquemart-andre.com>
Crédit image : Wikipedia.org

© Nouvelle Acropole

La Masculinité non toxique

Julian SCOTT

Nouvelle Acropole Royaume-Uni



Face aux dérives du masculin toxique – agressivité, domination, refus de la vulnérabilité –, il devient urgent de redéfinir la polarité masculine et la façon dont elle peut s'exprimer.

De nombreux systèmes de connaissance métaphysiques reposent sur l'idée que tout commence par un principe vivant, éternel et non manifesté, souvent appelé simplement « l'Un ». Parfois, ce principe est également symbolisé par un principe duel qui, dans la *Cosmogénèse* de Helena Petrovna Blavatsky, est appelé « Père-Mère », « père » faisant référence au principe de l'esprit ou de la conscience, et « mère » au principe de la substance, à la racine de la matière.

Ainsi, tout ce qui existe descend de cette dualité primordiale, qui était à l'origine une unité.

La dualité primordiale dans les traditions

Nous pouvons voir cela clairement exprimé dans le symbole *Yin-Yang* de la Chine ancienne. Le *Yin* est symboliquement désigné comme le féminin, tandis que le *Yang* est désigné comme le masculin. Certaines caractéristiques du *Yin* sont la terre, la fémininité, l'obscurité, la réceptivité, tandis que le *Yang* serait le ciel, la masculinité, la lumière, l'activité. Les deux procèdent du Grand Ultime, le *Taiji*.

Dans ce symbole, nous ne voyons pas une division rigide entre le *Yin* et le *Yang*, le masculin et le féminin, mais une nature fluide dans laquelle chaque qualité renferme en elle la semence de l'autre, symbolisée par un point noir dans la partie blanche et un point blanc

dans la partie noire. Ces points grandiront jusqu'à ce que le blanc devienne noir et que le noir devienne blanc. Ce processus est décrit dans le *Yijing* ou « Le livre des mutations », qui montre comment chaque situation de la vie se transforme en une autre jusqu'à ce qu'elle revienne à son point de départ.

Le masculin et le féminin dans l'être humain

Dans la psychologie jungienne, on dit que chaque homme a une « *anima* », un archétype intérieur du féminin, tandis que chaque femme a un « *animus* », une image intérieure du masculin. Ainsi, aucun d'entre nous n'est exclusivement masculin ou féminin : chaque homme a un côté féminin et chaque femme un côté masculin. Cela ne signifie nullement que nous sommes tous identiques, mais plutôt qu'il existe une tendance prépondérante et une tendance équilibrante.

La masculinité toxique

Les problèmes ont tendance à survenir lorsque le féminin intérieur, dans le cas des hommes, ou le masculin intérieur, dans le cas des femmes, est réprimé, généralement en raison de pressions et d'influences socioculturelles. C'est alors que peut apparaître ce que l'on a appelé la « masculinité toxique », c'est-à-dire une exaltation des qualités masculines supposées au détriment des qualités féminines.

Selon Michael Flood, qui écrit dans *The Conversation* (1), « l'expression met l'accent sur les pires aspects des attributs masculins stéréotypés. La masculinité toxique est représentée par des qualités telles que la violence, la domination, l'analphabétisme émotionnel, la prétention sexuelle et l'hostilité à l'égard de la féminité ». Je suppose qu'il doit également exister une sorte de « féminité toxique », bien que l'on n'en parle pas beaucoup pour le moment.

Réprimer sa masculinité ou féminité intérieure

Il existe également un processus inversé dans lequel, au lieu de réprimer sa masculinité ou sa féminité intérieure (*animus* ou *anima*), un homme réprime sa masculinité extérieure, que ce soit en raison de pressions socioculturelles ou parce qu'il craint que son agressivité masculine naturelle n'éclate dans des expressions de violence et ne cause du tort à ceux qui l'entourent. De même, une femme peut réprimer sa féminité extérieure, là encore en raison de pressions socioculturelles (comme dans la culture « la dette » des années 1990) ou d'autres craintes souvent inconscientes, comme celle d'être la proie du désir masculin si elle se révèle trop féminine. Il est donc important d'apprendre à canaliser ces forces naturelles que nous portons en nous du fait d'être né dans un corps masculin ou féminin, avec la psyché masculine ou féminine qui l'accompagne.

Les archétypes masculins

Un certain nombre de psychologues, principalement jungiens, tels que Robert Moore, ont longuement traité de ce sujet. Dans son livre, coécrit avec Doug Gilette, *King, Warrior, Magician, Lover : Rediscovering the Archetypes of the Mature Masculine*, publié pour la première fois en 1990, il analyse ces quatre archétypes en relation avec la psyché masculine.

• L'amoureux

L'archétype de l'amoureux est particulièrement intéressant dans le cadre du thème de la masculinité non toxique, car il va à l'encontre du mythe dépassé selon lequel l'expression des émotions serait l'apanage exclusif des femmes. En réalité, l'expression d'émotions et de passions fortes est une caractéristique de l'archétype du héros (et souvent tout aussi bien de l'anti-héros), qui se distingue ainsi des autres en se présentant comme un être exceptionnel.

Bien que les émotions et les passions soient souvent associées à une perte de contrôle et à l'égoïsme, il existe également des passions plus nobles telles que l'amour durable, la loyauté et l'amitié profonde.

L'archétype de l'amoureux est également associé à la capacité de profiter de la vie, de vivre l'instant présent, de rire et de pleurer, non pas de manière hystérique, mais librement et spontanément.

• Le guerrier

Le guerrier est l'archétype peut-être le plus immédiatement associé au masculin, bien que l'histoire ait connu son lot de guerrières, telles que les « Amazones » de la Grèce antique ou Boadicée, reine des Iceni, qui a mené une grande révolte contre les Romains en Grande-Bretagne. Cela nous montre que les archétypes ne sont pas rigides et figés, mais qu'ils expriment des principes généraux, auxquels il existe toujours des exceptions naturelles.

Le guerrier se caractérise par le courage, qui est une vertu du cœur, du mot français « cœur ». Le guerrier idéal n'est pas un mercenaire, mais quelqu'un qui lutte pour une cause juste et noble. Il éprouve de l'amour et du dévouement pour un idéal ou une personne qu'il place au-dessus de lui-même.

Dans *La République* de Platon, les guerriers servent et soutiennent les rois-philosophes.

Dans le même ouvrage, Platon définit le courage comme la capacité à persévéérer dans ce qui est juste, que ce soit en endurant la douleur ou en résistant à la tentation du plaisir. Bien que le courage ne soit en aucun cas l'apanage des hommes – il existe de nombreux exemples de courage féminin dans l'histoire, la nature et la vie quotidienne –, c'est une qualité particulièrement importante que les hommes doivent développer afin de mériter et de conserver leur respect de soi et leur dignité. Et comme l'ont souligné plusieurs philosophes, le courage n'est pas l'absence de peur, mais la capacité à « ressentir la peur et à agir malgré tout ».

• Le roi

Le roi est celui qui établit l'ordre et la discipline, et se caractérise par une justice bienveillante. En d'autres termes, il ne se contente pas de régner, mais il règne de la bonne façon et pense davantage au bien des autres qu'à son propre intérêt.

Il ne s'agit pas de vouloir devenir littéralement roi ou souverain, mais d'être « le roi de son propre royaume », d'ordonner sa propre vie et d'agir avec bienveillance et justice envers soi-même et les autres. Un exemple pourrait être que si un jour nous sommes de mauvaise humeur, le roi en nous nous empêcherait de nous en décharger sur les autres, comprenant que notre humeur n'est pas la faute des autres et qu'il serait donc injuste de faire souffrir les autres pour quelque chose dont ils ne sont pas responsables.

• Le magicien

Le magicien est une personne qui maîtrise une compétence, et surtout, quelqu'un qui s'interroge sur lui-même et sur les lois de la vie et apprend à vivre en accord avec elles. Cet archétype a donc deux facettes : d'une part, devenir maître d'un art ou d'un métier, d'une compétence particulière, et d'autre part, devenir maître de soi-même. Dans la tradition

occidentale, le magicien archétypal est peut-être Merlin, le mentor du roi Arthur.

Nous voyons ainsi que tous ces archétypes ont interdépendants : le guerrier sert le roi, le roi sert le peuple, le magicien enseigne au roi et l'amoureux sait comment vivre dans la joie. Combiner toutes ces facettes en soi-même mènerait à une vie épanouie et « non toxique ». Plutôt que de retourner à de vieux stéréotypes, ne serait-il pas meilleur de redécouvrir et de vivre ces archétypes éternels ? ■

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois

<https://theconversation.com/toxic-masculinity-what-does-it-mean-where-did-it-come-from-and-is-the-term-useful-or-harmful-189298>

Crédit image : Artsy Solomon de Pixabay



À lire

Dieux intérieurs

Comment identifier votre archétype personnel

Laura WINCKLER

Éditions Acropolis, 2017, 252 pages, 15 €

Une exploration des personnalités féminines et masculines, à travers les symboles universels de quatre visages de la fémininité, représentés par les déesses grecques Aphrodite, Athéna, Déméter, Héra, et des visages de la masculinité, illustrés par sept dieux ou héros grecs, Dionysos, Hermès, Apollon, Arès, Héphaïstos, Zeus et Orphée.

© Nouvelle Acropole



Le numineux, une expérience du sacré, hors du champ rationnel

Hélène SERRE

Formatrice en philosophie à Nouvelle Acropole

Au XX^e siècle, Rudolf Otto s'intéresse à l'expérience du sacré à travers les spiritualités orientales. De là, il crée le mot « numineux » qui est traduit par un état de saisissement transcendant dans la relation fulgurante à Dieu, et qui sort ainsi du champ du rationnel. Concept qui a par la suite inspiré Mircéa Eliade et Carl Gustav Jung, dans leurs travaux respectifs.

Le mot « numineux » apparaît au XX^e siècle. Il est la traduction de l'allemand « *das Numinose* », « le sacré », mot créé par le philosophe et historien des religions Rudolf Otto (1869-1937), lui-même tiré du latin *numen*, « puissance agissante de la divinité ».

Ce terme renvoie au sacré en tant qu'expérience sensible insaisissable par des moyens rationnels. Le numineux suscite à la fois terreur et fascination, mais se présente aussi sous la forme du mystère.

Kant utilisait déjà ce terme dans son concept de *noumène*, un terme grec qui signifie « la réalité

inconnaissable sous-tendue par toute chose ».

Rudolf Otto, l'inventeur du numineux

Rudolf Otto est un théologien et philosophe allemand, né à Peine (Hanovre) et élevé dans la [foi](#) luthérienne. Il fit ses études à Erlangen et à Göttingen, et fut très vite séduit par la pensée d'Albrecht Ritschl, celle de Friedrich Schleiermacher et de Jakob Friedrich Fries. Il sera nommé en 1907 professeur de théologie à Göttingen, et enseignera la théologie jusqu'à sa mort.

Son parcours intellectuel

Il se rlie à la philosophie post-kantienne qui sera déterminante pour sa propre réflexion philosophique de la religion, que l'on retrouve dans son ouvrage de 1909 intitulé *Kantisch-Friessche Religionsphilosophie*.

En 1911 et 1912, il visite l'Afrique, l'Inde et le Japon : c'est au cours de ces voyages qu'il va être frappé par les formes primitives du sacré et les grandes mystiques orientales. Il voudra les comparer aux spiritualités occidentales en prenant comme matrice de comparaison la théologie chrétienne au sein de la laquelle il étudiera toutes les formes de l'expérience du divin (1).

La dimension spirituelle de l'ineffable

Rudolf Otto constate que les grands mystiques chrétiens ont conclu que Dieu ne pouvait se concevoir intellectuellement, en tous les cas par la raison ni se définir par le langage. Pour eux, c'est avant tout une expérience suprahumaine, mais qui envahit dans sa manifestation le champ humain.

Sa démarche scientifique du phénomène religieux au départ, va l'amener à créer une catégorie spécifique pour ce qui se manifeste au-delà de la sphère du rationnel.

En 1917, il publie son livre *Le Sacré*, portant en sous-titre « L'Élément non rationnel dans l'idée de divin et sa relation avec le rationnel ».

C'est ainsi qu'il va tenter de décrire l'état de saisissement transcendant que certains ont connu dans leur relation fulgurante à Dieu, état qui sort du champ du rationnel (concept, idée, ou règle morale). Il l'appelle l'expérience du « numineux » ou la dimension spirituelle de l'ineffable.

Il va ainsi introduire un nouveau concept dans le champ des sciences des religions, le concept de « numineux » ou de « numinosité », qui va remettre en question la une vision de l'anthropologie par rapport au sacré.

Une telle expérience échapperait à l'ordre de la

vérité telle que relatée dans les Méditations de l'expérience métaphysique du Dieu chez Descartes, de l'éthique telle que Kant a cherché à la définir dans ses postulats de la raison pratique, strictement théologique. Aussi le « numineux » désigne un jaillissement de l'omnipuissance divine ou du sacré qui se manifeste dans une expérience extraordinaire pour celui qui la vit.

Du numineux naît un sentiment de paradoxe

L'être est ainsi arraché à la vie ordinaire pour une expérience du « Tout Autre » (*anderes*). De cette « possession » de l'être, naîtrait en celui qui la subit, une attitude faite d'un paradoxe.

D'une part, jaillirait un sentiment de terreur oppressante que Rudolf Otto désigne comme *mysterium tremendum*. C'est le « mystère qui repousse », qui est redoutable.

Et d'autre part, l'être vit un sentiment d'attraction irrésistible, irrépressible, que Otto définit comme *mysterium fascinans* ou *mysterium fascinosum*, le « mystère qui attire l'homme par une sorte de fascination ». C'est un sentiment de beauté, de grâce et de libération » gagné par la transcendance.

Celui qui vit une telle expérience la décrit comme un accès à une réalité inconnue et une élévation du niveau de conscience qui se traduit par un conflit d'attitudes.

L'être le décrit comme un sentiment contradictoire qui le saisit complètement et irréductible à sa volonté : une « effroyable attirance », une « terrifiante impulsion ».

Le numineux est donc la conjonction des opposés (attraction – répulsion) que l'être ressent face à une irruption du sacré dans sa vie.

Ce qui est observé lorsque l'être revient d'une telle expérience, c'est que soit il va soit reprendre sa vie humaine bien tracée en rejetant cette expérience qui le singulariseraient par trop dans son quotidien, soit qu'il se différencie à sa suite en vivant pleinement cette puissance numineuse.

Et avec le concept du numineux, Rudolf Otto va créer permet l'émergence d'un nouveau paradigme pour l'étude des religions et une catégorie en soi pour décrire le sentiment religieux.

Il explique ainsi que ce numineux vit et se manifeste dans toutes les religions depuis l'animisme jusqu'au christianisme. Il en est en vérité l'essence sinon la finalité.

Cette expérience du Feu dévorant permet ainsi de replacer Dieu dans une transcendance, au-delà du Dieu parlant témoignant aux hommes de manière autoritaire de son autorité ou de sa ou bienveillante, selon les cas.

Pour Otto, c'est l'expérience même que vivent les oracles ou les initiés lors de la révélation des mystères.

Le numineux a inspiré Mircea Eliade et Carl Gustav Jung

L'œuvre entière de Mircea Eliade se fonde sur la nécessité de comprendre le sacré dans sa manifestation, à Rudolf Otto qui en a posé les principes. Ses travaux relèvent d'une phénoménologie du sacré. Et pour asseoir cette approche, Eliade propose le concept de « hiérophanie », terme plus général que celui de numineux et désignant le fait que « quelque chose de sacré se montre à nous, se manifeste ».

Par ailleurs, dans la *Psychologie analytique*, Carl Gustav Jung dit que le « numineux » est rattaché aux archétypes, aux formes symboliques innées et constitutives de l'inconscient collectif et qu'il échappe à toute saisie. L'effet numineux est donc une image représentante et comprise comme étant la manifestation d'un archétype qui préfigure la totalité, qui est le « symbole du Soi ». Ainsi, « l'image de Dieu » que Jung qualifie de « symbole en soi » est l'archétype de la totalité.

Il explique que l'archétype se traduit dans l'inconscience sous forme d'images qui se révèlent dans nos rêves, sous la forme de visions et de mythes.

Il porte une image psychique, le *numen* qui « met le sujet dans un état de saisissement », mais qui est susceptible d'être contenu et intégré.

Pour Jung, le « numineux » est ce que l'individu saisit, qui vient d'ailleurs et qui lui donne un sentiment d'être dépendant à l'égard d'un « tout autre ».

Les archétypes seraient donc des dynamiques de l'inconscient, des structures inconscientes ouvrant des opportunités d'action.

L'expérience du sacré, des mythes et des rites

Un autre spécialiste de l'image et du sacré, Jean-Jacques Wunengurger, par ailleurs philosophe, spécialiste de l'image et du sacré, nous explique que l'expérience du sacré est ainsi communiquée à la communauté pour la conserver et la transmettre après avoir été codifiée dans des formes. Elle est ensuite ainsi partagée de manière intime et institutionnalisée.

Des mythes et des rites se créent ainsi comme une organisation double du temps et de l'espace en faisant appel aux structures symboliques de l'imagination humaine.

Grâce à la réalité symbolique, l'esprit humain peut ainsi s'émanciper des données immédiates de la perception, de l'apparente réalité, pour découvrir le sens intérieur, caché, du monde mystérieux qui nous entoure, c'est-à-dire à la fois son sens figuré et sa profondeur. ■

(1) Il publie *Westöstliche Mystik* en 1926 et *Die Gnadenreligion Indiens und das Christentum* en 1951 qui se font l'écho des spiritualités orientales qu'il a visitées

Crédit image : Adobe.stock.com 1548974308

© Nouvelle Acropole

L'empereur Julien

Stjepan PALAJSA
Nouvelle Acropole Royaume-Uni

La poussière de l'oubli a effacé la mémoire de l'une des plus grandes figures de l'histoire européenne, dont les idées et l'œuvre ont laissé une trace profonde : Julien, dont seul subsiste son surnom péjoratif, « l'Apostat », le renégat.



Au IV^e siècle après J.-C., Rome avait presque totalement épuisé son énergie spirituelle. Au sein de ce corps immense, le pouvoir central intérieur qui l'avait caractérisé, qui unissait toutes les différences en une entité vivante et fonctionnelle, n'existe plus. Au lieu de s'harmoniser et de se compléter, les différences se multiplient et les peuples s'affrontent de plus en plus sur des bases nationales, religieuses et idéologiques. La vision de l'Empire, basée sur la communauté et l'égalité, avait quasiment disparu.

S'efforçant de réveiller cet esprit et ces valeurs antiques, Julien sortit la philosophie, l'éthique et la logique des bibliothèques et des académies et les utilisa avec zèle comme un instrument de restauration.

Une enfance isolée

Flavius Claudius Julianus naît en 331 après J.-C. à Constantinople. Son père, Jules Constance, et l'empereur Constantin le Grand, étaient demi-frères du côté paternel. Après la mort de Constantin en 337 après J.-C., le nouvel empereur, son fils Constance II, craignant de perdre le trône, assassina la plupart de ses proches parents masculins. Parmi eux se trouvaient Jules Constance et son fils aîné. Seuls Julien et son demi-frère aîné, Gallus, survécurent, car ils étaient encore enfants. Cependant, Constance les exila dans un

domaine éloigné de Cappadoce, où ils n'eurent aucun contact avec la vie sociale. C'est là, dans un isolement complet, qu'ils vécurent leur enfance et leur jeunesse. Personne n'était autorisé à les approcher. Ils furent élevés parmi des serviteurs et des esclaves, sous la stricte surveillance de leurs instructeurs. Cependant, dans sa jeunesse, clandestinement et sous l'influence des maîtres néoplatoniciens, Julien accepta l'héritage culturel classique, refusant complètement l'adoption forcée des préceptes courants. « Que l'oubli recouvre cette obscurité », écrira-t-il plus tard, en référence à cette époque.

Une vie surveillée

Constance, n'ayant pas d'enfant, convoqua Gallus à la cour en 351 après J.-C., où il lui conféra le titre de César des Provinces occidentales et le maria à sa sœur Constantia. Julien sortit alors de sa réclusion et passa les années suivantes à voyager à travers l'Asie Mineure et la Grèce, étudiant auprès des plus grands philosophes néoplatoniciens de l'époque : Edésios de Pergame et Maxime d'Éphèse, acceptant ce dernier comme maître et le traitant avec le plus grand respect tout au long de sa vie.

Quatre ans après sa nomination comme César, poussé par la peur et l'envie, Constance ordonna l'assassinat de Gallus ainsi que de tous ses proches parents masculins.

Seul Julien subsista, que Constance n'avait vu qu'une seule fois dans sa vie. Bien que Julien s'efforçât de s'éloigner de la cour, où sa vie était constamment en danger, un an plus tard, il fut convoqué pour recevoir le titre de César à la place de son frère. Avec ce titre on lui donna également comme épouse Hélène, la seconde sœur de Constance.

Connaissant l'histoire de son frère, Julien considérait cela davantage comme une élégante condamnation à mort que comme une véritable réhabilitation et remise de pouvoir. Comme il le dit lui-même, ce titre lui assura l'esclavage le plus pénible et le plus difficile. Constance l'entoura d'espions et de gardes ; tous ceux qui avaient des contacts avec lui étaient étroitement surveillés et constamment enregistrés.

Avec beaucoup d'efforts, il réussit à faire entrer à son service quatre de ses anciens serviteurs. Un seul parmi eux connaissait le secret de son culte des divinités classiques et ils accomplissaient parfois des rituels en secret.

L'acceptation de Julien par les troupes militaires

Déterminé à se débarrasser de Julien, Constance lui donna un uniforme éclatant et, au cœur de l'hiver 355, sans qu'il eût la moindre expérience militaire, l'envoya dans les provinces du nord, au pays des Celtes. Constance lui-même avait pratiquement abandonné ces territoires aux barbares. Les légions assignées à cette frontière étaient fatiguées, découragées par les combats incessants, sans solde depuis des mois, et manquaient de nourriture et d'armes. La discipline était au plus bas, et la simple mention des barbares suffisait à terrifier les soldats. Telle fut la situation que Julien trouva à son arrivée, non pas en tant que commandant, mais soumis aux commandants locaux, qui avaient des ordres écrits pour se méfier davantage de ses éventuelles conspirations que des attaques barbares. Le seul devoir de

Julien était de porter la robe royale de Constance et d'apporter son image parmi les soldats.

Cependant, la réputation de Julien grandit parmi les troupes. Ses principes philosophiques lui avaient appris à endurer toutes les circonstances défavorables. Malgré son absence de formation militaire, il était toujours en première ligne, tel un simple soldat, partageant avec les autres le meilleur comme le pire, le froid et les épreuves. Dès son arrivée, les opérations militaires commencèrent à être correctement dirigées et se terminèrent cette année-là avec succès.

Poussé par la peur, Constance commença à soupçonner Marcellus, le commandant de l'armée, et ordonna son élimination. Convaincu que Julien était faible et incapable, il lui confia, en 357 après J.-C., le commandement complet de l'armée en Gaule. Malgré son absence de formation militaire, par son exemple et ses actions rapides et brillantes, il gagna la confiance de l'armée, et les triomphes se succédèrent. Plus de quarante cités perdues revinrent à nouveau faire partie de l'Empire, et il y rétablit les valeurs de civilisation, de paix et de sécurité. Il réduisit les lourds impôts de l'administration et accorda des postes de responsabilité aux hommes les plus honnêtes et compétents. Les évènements semblaient se dérouler sous une aura miraculeuse, comme si les divinités qu'il vénérait se chargeaient de tracer une partie de l'histoire à travers leur incarnation en Julien. Rien ne semblait impossible.

Un succès au-delà des frontières

Les barbares furent expulsés de la Gaule. Il fit venir deux cents navires de Bretagne et en construisit quatre cents autres en moins de dix mois. Il pénétra dans le fleuve Rhin et prit le contrôle des territoires environnants. Il gagna également le respect des peuples barbares, non seulement par son ingéniosité, mais aussi par de nombreux exemples d'honneur et de justice.

Pendant tout ce temps, il servit fidèlement l'assassin de ses proches, obéissant à ses lois.

Son succès inattendu suscita une fois de plus la jalousie de Constance. Il lui donna donc un ordre presque impossible à exécuter : les meilleures et les plus courageuses troupes de Julien, sans exception, devaient quitter la Gaule et, dans un délai incroyablement court, se présenter aux frontières de la Perse. L'objectif était de désarmer Julien, et par conséquent toute la Gaule, la laissant à la merci des barbares pour qu'ils puissent accomplir leur sale travail.

Julien prépara les légions pour le voyage, mais au crépuscule, au moment du départ, l'armée encercla la ville, lança une rébellion contre Constance et exigea que Julien s'autoproclame empereur. Cependant, Julien hésita à accepter ce rôle. Selon la légende, il fallut que le Génie de l'Empire lui apparaisse en rêve pour exiger qu'il accepte le titre. Cela se produisit en 360 après J.-C., près de Lutèce (aujourd'hui Paris).

Même après cet épisode, Julien refusa d'affronter Constance et ne se considéra pas comme empereur. Il souhaitait simplement pouvoir rester pacifiquement avec son armée en Gaule. Il demanda à toutes ses légions d'envoyer une lettre à Constance avec des termes de concorde. Mais Constance soudoya les barbares pour qu'ils entravent l'armée de Julien en les attaquant continuellement et en maintenant occupé la plupart de ses soldats. Pendant ce temps, lui-même se prépara à partir pour la Gaule. Apprenant cela, Julien, aidé par des signes prophétiques, décide de mener son armée directement à Constantinople. « Il ne s'agit pas seulement de mon salut, mais du bien-être et de la liberté de tous les hommes, en particulier du peuple celte, déjà trahi à deux reprises par Constance. »

Habituées aux missions impossibles, « voyageant à une vitesse vertigineuse et volant comme le vent », ses légions arrivèrent en Illyrie, près de Naissus (aujourd'hui Nis, en Serbie), au début

de l'hiver 361, et attendirent l'affrontement décisif avec Constance. Mais cette guerre civile presque certaine fut évitée par la mort soudaine de Constance.

La restauration de l'empire avec l'empereur Julien

Devenu empereur légalement – et prodigieusement –, Julien entreprit la restauration complète de l'Empire. Il sembla penser qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps et qu'avant de partir, il devait ressusciter le géant déchu. Il travailla sans relâche, jour et nuit.

L'idée sacrée de Rome comme lieu de paix et de tolérance, où tous les peuples et toutes les religions pourraient exercer leurs droits et leurs aspirations, était son étoile qui le guida à travers le labyrinthe chaotique de son temps. On le vit jouer différents rôles : empereur, grand prêtre, législateur, juge, commandant de l'armée, réformateur de l'économie et simple soldat. Son exemple personnel fut un modèle de comportement. Dans ses rêves, le Génie de l'Empire lui rendit visite, l'encourageant à poursuivre ses devoirs d'empereur, dont l'unique mission était de veiller au bien-être de ses sujets. Il nettoya les institutions des escrocs, des voleurs, des flatteurs, des conspirateurs et des parasites. Il rétablit la tolérance et la liberté de culte, même pour ceux qui ne l'acceptèrent pas pour les autres.

À l'automne 362, Julien arriva à Antioche, où il pensait préparer sa campagne contre les Perses. Il y connut l'une de ses plus grandes désillusions, car il y prit pleinement conscience que l'esprit hellénistique qu'il avait idéalisé était bien loin de celui qui existait à l'époque d'Homère ou de Platon. Les Hellènes « ne conservent plus l'image de la vertu antique », écrit-il dans une lettre. En revanche, il fit l'éloge des Celtes, des Illyriens et des Germains, qu'il appelait ses parents spirituels. Sa nostalgie pour cette Europe « barbare » transparaissait constamment dans ses lettres.

En route vers la Perse, sa petite, mais courageuse armée remporta maintes victoires, mais au cours d'une bataille, Julien reçut une blessure mortelle dans la poitrine. Ses dernières pensées et prières furent adressées à la divinité à laquelle il était dévoué : Hélios.

Une vie ascétique et de maîtrise de soi

Julien suivait les grandes idées philosophiques sous la direction de ses maîtres, et il observait particulièrement les idées éthiques. Celles-ci lui enseignèrent une maîtrise totale de son corps et de son psychisme.

Il menait une vie simple, presque ascétique, avec une extrême rigueur envers lui-même. Il dormait toujours sur un simple matelas de paille dans une chambre fraîche, ce qui lui permettait de supporter sans difficulté les hivers des Territoire du Nord. Il se remplissait rarement trop l'estomac. Sa nourriture était sans excès ni condiments ; il mangeait rarement de la viande, et s'il le faisait, c'était seulement lors des festins officiels. Il méprisait la richesse et évitait toute forme d'abondance, refusant de céder aux désirs et aux passions. Il endurait stoïquement tout ce que la vie lui apportait. Il ne se laissait jamais dominer par la colère, la mauvaise humeur ou la vengeance. Il cherchait toujours à se développer et à se perfectionner. Il ne supportait pas d'être traité comme un maître, car aucun homme libre ne pouvait être le maître d'un autre être humain. Il méprisait ceux qui allaient au temple uniquement pour voir l'empereur et non pour prier. Il exigeait que l'on vénère les divinités et non les hommes.

Une fois certain d'une chose, il était difficile de lui faire abandonner l'idée, à moins de s'être sincèrement convaincu de son erreur. Certains considéraient cela comme un trait de caractère difficile, tandis que d'autres le trouvaient simplement constant. Il interdisait aux marchands de vendre leurs marchandises à des prix exorbitants et il purgeait l'administration

des fonctionnaires corrompus.

Il parlait avec pragmatisme et ouvertement. Aux plaisirs de la vie profane, il préférait pour lui-même les idéaux des héros et des philosophes classiques. Il dit lui-même avoir reçu « une âme incapable de ressentir la peur ». Il est peu probable que beaucoup d'hommes d'un esprit aussi droit et héroïque aient existé dans toute l'histoire de l'humanité. À l'époque romaine, on ne peut le comparer qu'à Marc Aurèle pour son intégrité humaine. Pourtant, malgré toute sa grandeur, il ne se considérait que comme un humble disciple de son maître.

L'initiation aux mystères d'Hélios

Julien était initié aux Mystères d'Hélios-Mithra, la divinité du Soleil. Il assuma aussi la responsabilité de ne pas révéler la connaissance du Mystère aux non-initiés.

Pour lui, Hélios n'était pas seulement le Soleil visible. Il était aussi, en un sens, un Être vivant participant, de même que l'homme, aux trois plans de l'existence : intelligible, intellectuel et matériel. Il était aussi l'incarnation du Bien suprême platonicien, le Logos solaire, le Père commun des âmes de tous les êtres humains, puisque les parents physiques ne confèrent que le corps. Julien pensait que tout ce qu'il faisait, servait à orienter son âme et les âmes de ceux dont il avait la charge, vers ce Bien suprême, Hélios, pour finalement s'unir à lui. « Je suis disciple du roi Hélios. Je garde en moi les preuves les plus sûres. » (Julien)

Qu'il repose en paix

« Le meilleur des hommes est mort, celui qui aspirait à la vie parfaite. L'honneur du bien est mort avec lui : voici déjà se répandre des bandes insolentes de scélérats et de hors-la-loi... Le restaurateur des lois sacrées est mort, celui qui établit le beau à la place du laid, donna vie à nos temples, éleva les autels, réunit les légions de prêtres autrefois cachées dans l'ombre, érigea les statues autrefois brisées...

Il est mort prématurément, alors que nous avions à peine ressenti le bien qu'il était capable d'accomplir dans le monde, sans que nous ayons eu le temps d'être comblés. Pour nous, il était comme l'oiseau Phénix, survolant toutes les terres, mais il ne s'arrêtait ni dans les champs ni dans les temples, de sorte que nous, humains, ne pouvions pas bien le voir. Et maintenant, ce bonheur qu'il nous donnait s'est comme volatilisé ; rien ne lui permet de s'enraciner ici, car je suis convaincu que le mal a compensé sa défaite en triomphant une fois de plus du bien. Il aurait mieux valu pour nous de continuer à vivre dans ces ténèbres, sans connaître l'harmonie qui vient de sa souveraineté, plutôt que, après l'exemple lumineux de la vie, retomber dans les mêmes ténèbres qu'auparavant. » (Libanius)

Avec la mort de Julien, l'idée de l'Empire romain s'éteignit également. La culture de l'Antiquité, après avoir connu son second crépuscule, entra dans l'obscurité millénaire. La foi en la raison et en l'homme disparut. L'éthique, la logique et la dialectique furent bannies à jamais de la vie sociale hellénistique. L'uniformité fut prônée, et la richesse des différences et le droit à la liberté intérieure de l'homme furent anéantis. ■

Texte extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org>

Crédit image : Wikipedia

© Nouvelle Acropole

Symbolisme du disque

M.A.CARRILLO de ALBORNOZ
Nouvelle Acropole Espagne

Le disque, en tant que figure géométrique parfaite, est présent dans toutes les grandes civilisations avec des symboliques très variées.

Le disque est une forme plane circulaire, constituée de points situés à une distance égale ou inférieure à une valeur donnée R d'un point que l'on appelle centre.

En Égypte, le disque est une des icônes les plus anciennes, connues depuis la période prédynastique, il y a des milliers d'années, porteur d'une dimension solaire.

Beaucoup de divinités égyptiennes le portent comme attribut, parmi lesquelles Hathor, la grande vache cosmique, le scarabée Khepher, le dieu Khonsou et également la déesse Isis – l'épouse d'Osiris et mère d'Horus– bien que l'attribut le plus spécifique et connu d'Isis est, sans doute, l'escalier de trois marches sur sa tête que, en tant que Déesse-Mère, elle nous invite à gravir pour atteindre le ciel.

On voit également parfois, dans les peintures égyptiennes, huit disques bleus superposés sur un fond bleu en deux colonnes de quatre, qui symbolisent la profondeur de l'espace et l'infinitude du ciel.

Dans les civilisations amérindiennes, le disque est souvent lié au soleil, perçu comme l'œil du Grand Esprit, dispensateur de vie, de vérité et de justice. Le cercle sacré est aussi un symbole de communauté, d'unité et de cycle naturel.

Disque ailé : royaute, immortalité de l'âme et transfiguration

Le disque solaire ailé existait en Égypte, y compris durant la période prédynastique, sous



la forme d'ailes de faucon entourant la sphère du monde. C'était une barque solaire qui s'unit à ces ailes et qui, plus tard, dans la V^e dynastie, s'est transformée définitivement en disque solaire.

Outre un symbole solaire, il était symbole du monde céleste, tout en étant également un aspect d'Horus, le dieu protecteur de la royauté et la personnification du gouvernant divin dans toute l'Égypte.

Ce symbole de royauté, de divinité et de pouvoir, loin d'être réservé à l'Égypte, a été une des icônes les plus répandues de l'Antiquité et l'on peut encore le voir au Proche-Orient, dans la vaste frange de terre à l'Est de la Méditerranée, qui couvre l'antique Mésopotamie, Anatolie, la Syrie et l'Empire perse. On a également trouvé des variations de ce symbole dans des cultures antiques d'Amérique du Sud et en Chine, où il symbolise la perfection céleste.

Dans le pays des pharaons, il symbolisait également l'immortalité de l'âme et son éternel devenir. Durant le Moyen Empire, le disque ailé est devenu un symbole de protection et se mettait habituellement au-dessus des portes à l'entrée des temples ou autres lieux sacrés. Au long de la période ptolémaïque, les gens ont commencé à l'utiliser comme amulette personnelle pour se sentir protégés contre toute adversité.

La matière première en attente de transformation

Alchimiquement, le disque symbolise la matière première dans son état originel, en attente de transformation. Le cercle est également la forme de l'œuf philosophique, contenant en puissance la totalité du processus d'évolution.

Le disque ailé, quant à lui représente, dans le sens le plus profond, la matière en état de sublimation et de transfiguration. C'est le Soleil en mouvement et, par extension, le vol, la force capable de nous élever avec le pouvoir de ses ailes.

Symbol du mental

Dans la tradition grecque, le disque solaire est associé à Apollon, dieu de la lumière, de l'harmonie et de l'ordre cosmique. Le disque devient la force mentale, l'image de clarté intellectuelle et d'illumination spirituelle.

Il représente également le pouvoir de manifestation et de création, la possibilité de détruire l'obscurité primitive avec sa force illuminatrice et de pallier l'ignorance avec son pouvoir régénérant.

Les voies du Noble sentier

Chez les bouddhistes, le Dharmachakra (la roue du Dharma) représente l'enseignement du Bouddha et la mise en mouvement de la loi cosmique. Ce disque à huit rayons évoque les huit voies du noble sentier, reliant la connaissance à la transformation intérieure.

Centre du zodiaque

En astrologie, le disque est la figure du Soleil, centre du zodiaque, cœur vital autour duquel s'ordonne la réalité psychique de l'individu. Le point central dans le cercle (○) désigne la conscience éveillée ou le Soi.

Une arme de jet

En Inde, le disque est un des attributs de Vishnou. C'est une arme de jet particulièrement mortifère : « Arrête ce disque que tu as levé, disque irrésistible, terreur des batailles », dit Shiva à Krishna dans le poème sanscrit hindou Harivamsa. À l'entrée des temples hindous, on continue encore à accrocher des disques qui brillent à la lumière du Soleil et bougent sous l'effet du vent comme des trophées, en souvenir des héros et aussi comme offrande aux dieux.

Le disque aux Jeux Olympiques

Le lancer de disque était une épreuve qui est apparue aux Jeux Olympiques grecs au VIII^e siècle av. J.-C. Il faisait partie des épreuves du pentathlon comprenant outre le lancer de disque, le lancer de javelot, le saut en longueur, la course à pied et la lutte. Il était en bronze, en fer ou en plomb. Il a été réintroduit aux Jeux Olympiques de 1896.

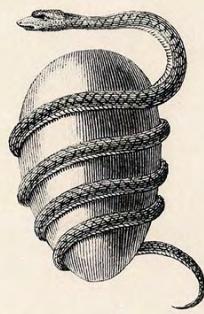
Ainsi, le disque condense-t-il des significations spirituelles majeures : centre, totalité, lumière, mouvement cosmique, pouvoir solaire, éternel retour, perfection du Cosmos, et manifestation du divin dans la matière. À la fois symbole de lumière et de pouvoir créateur, il nous rappelle que la voie de l'élévation passe par la reconnaissance de notre nature céleste, dissimulée sous les voiles de l'apparence matérielle. Le disque devient alors un miroir, celui de l'âme en quête d'unité, d'où émerge la lumière de la conscience. Il nous invite à réintégrer notre propre centre intérieur pour rayonner depuis l'unité. ■

Crédit image : Wikipedia – Email – Mandala – Dynastie Ming

Traduit de l'espagnol par M.F. Touret

Article tiré du site <https://biblioteca.acropolis.org> et enrichi d'autres apports

© Nouvelle Acropole



ANDRÉ PAUL
La Gnose antique

*De l'archéologie du christianisme
à l'institution du judaïsme*



La gnose antique

Isabelle OHMANN
Rédactrice en chef de la revue Acropolis

En cette année du 1700^e anniversaire du concile de Nicée qui fixa le dogme chrétien, André Paul se livre à une histoire de l'émergence de la gnose chrétienne et des combats qui la firent disparaître, dans un ouvrage consacré à la gnose antique, qui se veut, comme l'indique son sous-titre, une archéologie du christianisme (1).

Le mot gnose provient du grec *gnōsis*, qui signifie « connaissance ». L'usage des mots gnose et gnostique s'est élargi et généralisé au cours des temps. Ainsi de nombreux livres du Nouveau Testament l'utilisent. Mais c'est seulement plus tard que la gnose désignera un système spécifique de croyances qui se développa du II^e au IV^e siècle de notre ère.

Philosophie et gnose

Dans le système philosophique de Platon, la *gnosis* occupe une position centrale. Cette connaissance, qui repose sur la réminiscence, est celle qui permet de s'approprier l'être réel des choses parce qu'elle donne accès à la compréhension des structures de toute réalité qui sous-tendent le monde des apparences : les Idées.

Quant au mot « gnostique », il ne fut que très peu employé dans l'Antiquité classique et fut, semble-t-il, réservé aux seuls platoniciens et pythagoriciens. Il s'appliquait aux capacités et opérations de l'esprit et non aux individus.

De la philosophie au christianisme

Les premiers théoriciens chrétiens utilisèrent très tôt le mot *gnosis*, par lequel ils désignaient la connaissance approfondie des mystères révélés par la médiation du Christ et

particulièrement celle du salut. Le chrétien aspire, en plus de sa foi, à une connaissance parfaite, la gnose qui est porteuse de l'intelligence des écritures.

La vraie gnose est celle qui est présentée dans les Évangiles par les pères de l'Église, comme Clément de Rome qui parle de la connaissance immortelle ou divine offerte par la médiation de Jésus-Christ.

Mais, comme le disait saint Paul, cette connaissance n'est pas accessible à l'homme psychique, mais à l'homme spirituel. À ces deux catégories, la gnose antique ajoutera celle du matériel, c'est-à-dire l'être dépourvu d'âme et d'esprit et asservi par les passions terrestres.

Vraie et fausse gnose

Dès les premiers temps du christianisme il y eut une tentative de distinguer la vraie gnose, celle qui caractérisait le gnostique ou chrétien parfait, préconisé entre autres par des penseurs chrétiens imprégnés de philosophie grecque, de celle que les gardiens de l'orthodoxie, mais aussi les néoplatoniciens, pourfendront comme une gnose fausse ou mensongère.

Déjà le Nouveau Testament pointait du doigt la connaissance fausse ou mensongère caractérisée de fausses gnoses.

Les chrétiens des premiers siècles s'emploieront à démasquer les gnostiques et leurs écoles de pensée, *hairesis*, dénomination qui par un glissement du langage sera bientôt revêtue d'un sens négatif et en viendra à désigner des groupes de personnes aux idées opposées à la vérité, les hérétiques.

Vers 150, c'est Justin, platonicien de Rome converti au christianisme qui lancera les premières flèches. Dans son dialogue avec Tryphon, il orientera sa vindicte contre ceux qu'il désigne comme des sectes et des hérésies : les marcionites, les valentiniens, les basilidiens, etc. Ce faisant, il inaugure la grande controverse entre les chrétiens et des gnostiques qui se poursuivra plus tard avec Irénée de Lyon et Tertullien, entre autres.

Alexandrie et les maîtres de la gnose

C'est à Alexandrie, la grande capitale culturelle de l'Empire romain, que l'on trouve les principaux courants de ce qui sera plus tard appelé la gnose, et en particulier les grands maîtres du milieu du II^e siècle que sont Basilide et Valentin, les deux plus grands chefs d'école chrétienne d'orientation gnostique. Rappelons que ces hommes, dont l'enseignement se trouvera durement condamné comme hérétique, n'étaient pas considérés comme tels de leur vivant.

Ce courant gnostique s'insérait à l'époque dans un ensemble plus vaste dynamique et encore en constant mouvement.

Parmi ces grands maîtres gnostiques, on trouve Clément d'Alexandrie et Origène.

Clément, intellectuel empreint d'idées platoniciennes, et converti au christianisme avait pris la tête du Didascalée qui était l'école doctrinale d'Alexandrie. Dans son œuvre *Stromates* il déclare : « connaître vaut mieux que croire » et décrit le parfait chrétien comme un gnostique.

Débordant de la simple ville d'Alexandrie, les doctrines gnostiques se répandirent dans

l'Égypte qui tint donc un rôle essentiel dans le développement de la gnose antique, notamment à travers Pachôme et Evagre Le Pontique et leur idéal gnostique du moine. D'autres disciples migrèrent vers Rome d'où ils rayonnèrent notamment vers la Gaule.

La doctrine de la gnose

Longtemps les écrits gnostiques ne furent connus que par les œuvres qui les avaient combattues. Mais la découverte, au milieu du XX^e siècle, des écrits gnostiques de l'Égypte copte du IV^e siècle, et en particulier ceux de la bibliothèque de Nag Hammadi, ont considérablement enrichi la connaissance de leurs doctrines.

Il est cependant difficile de présenter la doctrine de la gnose antique comme homogène, car c'était plutôt un système fluctuant.

Schématiquement, la gnose prônait la séparation absolue de Dieu, esprit invisible et inconnaisable de tout ce qui concerne le cosmos. Ce dernier était, soumis à une divinité subalterne et grossière, désigné comme le démiurge (du grec *demiurgos*, artisan) agent imparfait de la création de l'univers et de toutes les espèces d'êtres vivants. Le démiurge était aidé dans son œuvre créatrice par différents types de figures divines, inférieures ou subalternes.

Le mythe de l'Androgyne primordial

Le mythe de l'androgyne primordial ou homme total se retrouve dans le concept du père-mère, Barbelo, support de l'expression de la pensée de l'Esprit ou Monade. De cette puissance naissent sept fils androgynes comme leur père. Barbelo dont le nom hébreu signifie « Dieu manifesté en quatre » est la créatrice de la lumière et de la vie, la source ou la mère de l'Enfant divin. Elle fait partie de la triade divine composée du Père ou auto engendré, lui-même émané du Grand Esprit invisible, de la mère, Barbelo elle-même et de l'enfant, le Logos.

D'autres figures divines procèdent du dieu suprême, appelées éons c'est-à-dire « éternité » qui désignent les Idées divines ou entités spirituelles. Elles sont des aspects parcellaires du Dieu unique en même temps que les modèles célestes des réalités terrestres, tout comme le premier être humain ou homme parfait est le modèle céleste des êtres humains qui peuplent la Terre. Ces diverses entités émanent de la source de l'esprit qui s'écoule en organisant tous les éons et leurs ordres.

L'âme du monde

Sophia, l'âme universelle, aurait désiré fabriquer un monde à la ressemblance de son homologue céleste, mais elle se différencie de Barbélo. Elle est une de ses manifestations, qui donne naissance au démiurge ou Dieu créateur, nommé Yaldabaoth, qui engendre pour lui-même d'autres êtres cosmiques : des dieux astraux et planétaires et nombre de puissances ou autorités angéliques.

À la différence du démiurge cosmique, Sophia n'est pas une puissance mauvaise sans pour autant être entièrement parfaite. C'est une figure médiatrice, qui possède simultanément une nature spirituelle des pulsions psychiques. Elle est décrite comme une vierge cosmique qui engendre le créateur sans l'aide d'un conjoint.

Le dualisme du mythe gnostique

C'est dans ce monde de déchéance que l'âme individuelle descend. Par le biais de sa propre pensée, cette dernière reconnaît la nature contrefaite du monde matériel dans laquelle elle se trouve plongée.

Le cosmos et la matière sont présentés comme une prison où l'âme est maintenue captive. Le gnostique considère que le mal habite naturellement la totalité du monde matériel et, dans la mesure où il en est prisonnier, de l'homme lui-même.

La caractéristique principale de la gnose antique est donc un dualisme qui oppose une conception négative du cosmos et de la matière, où l'âme humaine serait retenue

captive, au domaine de l'esprit. Ce dualisme se distingue de celui de Zoroastre, avec sa conception favorable du cosmos, mais aussi de celui métaphysique de Platon. D'où la qualification « d'anticosmique » attribuée à toute idée ou personne liée au mouvement gnostique.

Le salut gnostique

Il y aurait dans l'homme une étincelle divine procédant du monde supérieur et tombée dans ce monde soumis au destin c'est-à-dire à la naissance et à la mort. Ce moi intérieur, issue du monde divin transcendant est, par l'effet de la gnose, libérable de sa prison cosmique pour retourner à son origine céleste. Le corps humain se confond avec ladite prison d'où l'homme essentiel doit sortir en tant que racheté.

Cette consubstantialité de leur moi avec celui du dieu suprême accorde aux hommes une liberté et un pouvoir sur le démiurge et le monde créé. Mais seule une catégorie d'êtres humains, les *pneumatikoï* ou spirituels pouvait prétendre à accéder à la connaissance totale et salvatrice. De là l'idée d'une prédestination au salut, obtenue grâce à l'intervention d'un rédempteur ou sauveur descendu des sphères supérieures puis remonté de nouveau vers elles.

Ce dualisme radical et cet élitisme de la prédestination furent les points essentiels des grandes controverses qui eurent raison de la gnose.

Cependant, dans cette année de la célébration du 1700^e anniversaire du concile de Nicée, l'ouvrage érudit d'André Paul conclut que la gnose fut un aiguillon doctrinal du christianisme dans le sens où la polémique contre les gnostiques des II^e et III^e siècle fut un facteur actif accélérateur des dogmes chrétiens. ■

André PAUL

La Gnose Antique, de l'archéologie du christianisme à l'institution du judaïsme

Éditions du cerf, 2025, 330 p, 24 €

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral
D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche
www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris
Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>
secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA
Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

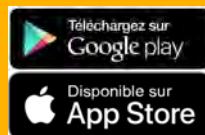
Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes contenus dans cette revue,
doit mentionner le nom de l'auteur,
la source, et l'adresse du site :
<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :
secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone